

Allaitement bio...et autres choses importantes

Pierre Lévesque

Conférencier de renom, Pierre Lévesque a toujours exercé sa profession d'obstétricien-gynécologue à Rimouski, dans la région du Bas-Saint-Laurent. Il a été membre du groupe de travail qui a produit le document L'allaitement maternel au Québec : lignes directrices (MSSS, 2001). Il a oeuvré au Comité sur les maladies du sein ainsi qu'au Comité national de formation continue de la Société des obstétriciens-gynécologues du Canada (SOGC) et a été membre du Comité canadien pour l'allaitement en tant que représentant de la SOGC. Il a aussi été représentant du Collège des médecins du Québec auprès du Comité québécois en allaitement. Récemment retraité de la pratique médicale active, Pierre Lévesque poursuit son engagement comme formateur du programme Gesta international de la SOGC.

**L'espoir dans l'avenir, il est dans la nature
et dans les hommes qui restent fidèle à la nature.**

Félix Antoine Savard

Mon épouse et moi avons fondé notre famille dans un creux de vague.¹ Notre premier enfant est né au milieu des années soixante-dix. Vous me direz : « Où est le problème, n'était-ce pas l'époque glorieuse, celle où l'avenir s'annonçait radieux, celle des jeux olympiques de Montréal, celle où les mots *pollution*, *environnement* et *terrorisme* ne hantaient personne encore ! » Hélas, ce fut une époque bien noire pour les pouspons, quoiqu'innocente dans son ignorance. Ce fut la période où les taux d'allaitement maternel étaient au plancher dans les pays industrialisés et le réputé pédiatre américain Lee Forest Hill venait tout juste d'écrire dans une revue médicale prestigieuse « L'alimentation par formules artificielle est devenue si simple, si sécuritaire et uniformément efficace que l'allaitement au sein n'en vaut plus la peine. » Nous savons maintenant toute l'imposture de ce message, mais il faisait sens à cette époque gagnée par le scientisme. À pas feutré un virus maléfique né au milieu du siècle dernier continuait à se répandre parmi nous causant des ravages alors inapparents.

En dépit de tout ma femme a allaité notre enfant. Par instinct, par intuition, en réponse à un appel venu d'on ne sait où, elle *savait* que c'était ce qu'il fallait faire. Aujourd'hui, je reconnais sa perspicacité mais je salue surtout la profondeur de l'humain en elle et je l'admire par-dessus tout. L'allaitement ne fut ni exclusif, ni prolongé et le

¹ Pour rester fidèle à l'esprit de ce livre, ce texte est censé refléter une expérience personnelle. Cependant, il est lourd de notions difficiles et promeut une vision qui m'appartient. Aussi discutable qu'elle puisse être, elle m'apparaît cependant tenir une portée universelle. Elle faisait aussi partie de la commande imposée.

Allaitement bio...et autres choses importantes

Pierre Lévesque

Conférencier de renom, Pierre Lévesque a toujours exercé sa profession d'obstétricien-gynécologue à Rimouski, dans la région du Bas-Saint-Laurent. Il a été membre du groupe de travail qui a produit le document L'allaitement maternel au Québec : lignes directrices (MSSS, 2001). Il a oeuvré au Comité sur les maladies du sein ainsi qu'au Comité national de formation continue de la Société des obstétriciens-gynécologues du Canada (SOGC) et a été membre du Comité canadien pour l'allaitement en tant que représentant de la SOGC. Il a aussi été représentant du Collège des médecins du Québec auprès du Comité québécois en allaitement. Récemment retraité de la pratique médicale active, Pierre Lévesque poursuit son engagement comme formateur du programme Gesta international de la SOGC.

L'espoir dans l'avenir, il est dans la nature et dans les hommes qui restent fidèle à la nature.

Félix-Antoine Savard

Mon épouse et moi avons fondé notre famille dans un creux de vague.

1

Notre premier enfant est né au milieu des années soixante-dix. Vous me direz : « Où est le problème, n'était-ce pas l'époque glorieuse, celle où l'avenir s'annonçait radieux, celle des jeux olympiques de Montréal, celle où les mots pollution, environnement et terrorisme ne hantaient personne encore ! » Hélas, ce fut une époque bien noire pour les pouspons, quoiqu'innocente dans son ignorance. Ce fut la période où les taux d'allaitement maternel étaient au plancher dans les pays industrialisés et le réputé pédiatre américain Lee Forest Hill venait tout juste d'écrire dans une revue médicale prestigieuse « L'alimentation par formules artificielle est devenue si simple, si sécuritaire et uniformément efficace que l'allaitement au sein n'en vaut plus la peine. » Nous savons maintenant toute l'imposture de ce message, mais il faisait sens à cette époque gagnée par le scientisme. À pas feutré un virus maléfique né au milieu du siècle dernier continuait à se répandre parmi nous causant des ravages alors inapparents.

En dépit de tout ma femme a allaité notre enfant. Par instinct, par intuition, en réponse à un appel venu d'on ne sait où, elle savait que c'était ce qu'il fallait faire. Aujourd'hui, je reconnais sa perspicacité mais je salue surtout la profondeur de l'humain en elle et je l'admire par-dessus tout. L'allaitement ne fut ni exclusif, ni prolongé et le

1 Pour rester fidèle à l'esprit de ce livre, ce texte est censé refléter une expérience personnelle. Cependant, il est lourd de notions difficiles et promeut une vision qui m'appartient. Aussi discutable

qu'elle puisse être, elle m'apparaît cependant tenir une portée universelle. Elle faisait aussi partie de la commande imposée.

1 / 43

sevrage n'eut rien de naturel, ces notions *modernes* n'ayant pas de réalité propre en ces années.

Pour ma part, je n'ai pas été un partenaire très supportant. Oh! Je n'avais pas de sentiments négatifs, mais je dois confesser que mes convictions envers l'allaitement maternel n'étaient pas profondes. Alors jeune étudiant en médecine, emporté dans le tourbillon d'idées ayant cours dans ma profession, j'avais l'esprit possédé par des démons sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir. Pourtant, je disposais de tout le bagage nécessaire à la méfiance. Amoureux depuis l'enfance des sciences naturelles, curieux d'astronomie, de cosmologie et évolutionniste convaincu, je me savais déjà poussière d'étoile bien avant qu'Hubert Reeves en fasse le titre d'un best-seller. Je connaissais le schiste de Burgess et pouvais décliner par cœur le nom de tous les dinosaures. Diméetrodon, le synapside, était mon fétiche de toujours et je savais que sa lignée portait le ferment fertile qui donnerait le jour aux mammifères. J'étais fier de l'avoir comme ancêtre et m'enorgueillissais d'avoir hérité de la majorité de ses gènes. Ainsi vivait-il concrètement en moi et cette connaissance m'apportait une sérénité combien plus grande que celle de me représenter fabriqué à l'image d'une figure transcendante inaccessible et pas vraiment sympathique. Je savais aussi que tous les mammifères allaitaient leurs petits, que l'allaitement était un obligatoire biologique et que l'homme, bien sûr, était un mammifère. J'étais majeur et vacciné, j'aurais dû être totalement immunisé. Je n'avais aucune excuse et pourtant... J'avais étudié l'épistémologie, je me passionnais pour les controverses en biologie et déjà, dans l'apprentissage de mon métier, j'avais appris à me méfier de l'opinion des *spécialistes* pour avoir vu trop souvent la vérité du moment devenir l'hérésie de plus tard. **Qu'est-ce qui m'empêchait de saisir une vérité pourtant à ma portée?** Quel était mon talon d'Achille? Quel cheval de Troie s'était introduit dans mon esprit, endormant ma vigilance en étouffant l'évidence? Le même que le vôtre, je crois.

Lorsqu'on m'a offert d'écrire une réflexion pour ce livre, on m'a demandé de parler de ce que l'allaitement maternel m'avait apporté sur le plan personnel. Pour des raisons évidentes, la nature se refusant à toute notion d'égalité des genres, je n'ai pas été à même d'éprouver la gamme des expériences sensorielles que procure l'allaitement! Bien sûr, je peux ressentir des émotions profondes comme témoin privilégié du geste et ça m'est arrivé souvent. L'image d'une mère qui allaite est certainement l'un des tableaux les plus touchants qu'il nous est permis de contempler au cours d'une vie professionnelle de médecin accoucheur. Mais je dois dire que ma relation avec l'allaitement s'est surtout manifestée comme une entreprise d'introspection, un voyage intellectuel. L'allaitement m'a obligé à un questionnement, à une recherche personnelle, à une quête du sens. Je viens vous en faire part ici, mais avec des appréhensions manifestes parce que je ne peux être court et ce n'est pas mon côté bavard (je le suis) qui en est responsable. C'est plutôt l'obligation de la démonstration qui ne peut se résumer à quelques lignes. Alors, je prends le temps.

ces années.

Pour ma part, je n'ai pas été un partenaire très supportant. Oh! Je n'avais pas de sentiments négatifs, mais je dois confesser que mes convictions envers l'allaitement maternel n'étaient pas profondes. Alors jeune étudiant en médecine, emporté dans le tourbillon d'idées ayant cours dans ma profession, j'avais l'esprit possédé par des démons sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir. Pourtant, je disposais de tout le bagage nécessaire à la méfiance. Amoureux depuis l'enfance des sciences naturelles, curieux d'astronomie, de cosmologie et évolutionniste convaincu, je me savais déjà poussière d'étoile bien avant qu'Hubert Reeves en fasse le titre d'un best-seller. Je connaissais le schiste de Burgess et pouvais décliner par cœur le nom de tous les dinosaures. Diméetrodon, le synapside, était mon fétiche de toujours et je savais que sa lignée portait le ferment fertile qui donnerait le jour aux mammifères. J'étais fier de l'avoir comme ancêtre et m'enorgueillissais d'avoir hérité de la majorité de ses gènes. Ainsi vivait-il concrètement en moi et cette connaissance m'apportait une sérénité combien plus grande que celle de me représenter fabriqué à l'image d'une figure transcendante inaccessible et pas vraiment sympathique. Je savais aussi que tous les mammifères allaitaient leurs petits, que l'allaitement était un obligatoire biologique et que l'homme, bien sûr, était un mammifère. J'étais majeur et vacciné, j'aurais dû être totalement immunisé. Je n'avais aucune excuse et pourtant... J'avais étudié l'épistémologie, je me passionnais pour les controverses en biologie et déjà, dans l'apprentissage de mon métier, j'avais appris à me méfier de l'opinion des spécialistes pour avoir vu trop souvent la vérité du moment devenir l'hérésie de plus tard. Qu'est-ce qui m'empêchait de saisir une vérité pourtant à ma portée? Quel était mon talon d'Achille? Quel cheval de Troie s'était introduit dans mon esprit, endormant ma vigilance en étouffant l'évidence? Le même que le vôtre, je crois.

Lorsqu'on m'a offert d'écrire une réflexion pour ce livre, on m'a demandé de parler de ce que l'allaitement maternel m'avait apporté sur le plan personnel. Pour des raisons évidentes, la nature se refusant à toute notion d'égalité des genres, je n'ai pas été à même d'éprouver la gamme des expériences sensorielles que procure l'allaitement ! Bien sûr, je peux ressentir des émotions profondes comme témoin privilégié du geste et ça m'est arrivé souvent. L'image d'une mère qui allaite est certainement l'un des tableaux les plus touchants qu'il nous est permis de contempler au cours d'une vie professionnelle de médecin accoucheur. Mais je dois dire que ma relation avec l'allaitement s'est surtout manifestée comme une entreprise d'introspection, un voyage intellectuel. L'allaitement m'a obligé à un questionnement, à une recherche personnelle, à une quête du sens. Je viens vous en faire part ici, mais avec des appréhensions manifestes parce que je ne peux être court et ce n'est pas mon côté bavard (je le suis) qui en est responsable. C'est plutôt l'obligation de la démonstration qui ne peut se

résumer à quelques lignes. Alors, je prends le temps.

2 / 43

Le cheval de Troie

**Cerveau humain : cette éponge prête à s'imbiber
de tous les mensonges.**

Jean Rostand, Pensées d'un biologiste

Laissez-moi d'abord vous raconter l'histoire d'une observation pleine d'intrigues. À tous les soirs du printemps, des fourmis de l'espèce commune *Formica fusca* rejoignent la cime des brins d'herbe et s'y agrippent à l'aide de leurs mandibules, remontant inlassablement le fouet des tiges si par malheur elles perdent pied. Elles y passent la nuit entière, immobiles, le nez tourné vers les étoiles comme en attente. Dès les premiers coups de chaleur du petit matin, elles sortent de leur torpeur et redescendent au sol pour vaquer à leurs occupations coutumières au sein de la fourmilière, mais invariablement à la tombée du jour, elles retrouvent le sommet ballotté des graminées les plus hautes. Qu'y font-elles et pourquoi ? Dans quel but personnel ou dans quel intérêt au profit de leur espèce se prêtent-elles à cet exercice singulier ? Voilà le genre de questions qui assaille les savants curieux de ces comportements étranges et, en bons scientifiques fidèles aux principes de la discipline, ils formulent des hypothèses pour expliquer l'observation. Ces fourmis pourraient être des sentinelles aux aguets ou peut-être ont-elles comme tâche de détecter des sources de nourriture. Puis, cela fait, ils essaient de confirmer ces hypothèses. Dans le cas qui nous intéresse, leurs efforts se sont avérés stériles pendant longtemps et aucune réponse satisfaisante ne semblait accessible à la ligne traditionnelle. La solution de l'énigme est venue d'une d'approche inédite, de l'appel d'une vision novatrice. Il y a déjà trente ans Badie et collaborateurs² démontrèrent avec élégance que ce comportement des fourmis *n'appartient pas aux fourmis...* La suite est fascinante. Écoutez bien. On a découvert que ces fourmis adoratrices de la lune obéissent à un modulateur extérieur sous la forme d'un parasite qui s'empare littéralement de leur cerveau et décide désormais de leurs faits et gestes. Le ver plat *Dicrocoelium dendriticum* (appelons-le Dicro) vit à l'état adulte dans le système biliaire des ruminants. Ses œufs sont éliminés par les excréments de ces animaux et les fourmis constituent un hôte intermédiaire temporaire mais obligatoire à la transmission de l'infestation vers un nouvel hôte définitif. Lorsque la fourmi ingère la larve de Dicro, celle-ci migre vers son cerveau et **prend littéralement possession de son esprit**. Le parasite au stade larvaire *force* l'insecte à monter le long des brins d'herbe à la tombée du jour en faisant le pari qu'un ruminant avalera la fourmi en broutant. Ainsi, Dicro retrouvera son hôte terminal et poursuivra sa transformation vers le stade adulte afin de perpétuer son cycle de vie. Que dites-vous de ce prodige ?

Cette séquence représente une véritable merveille de l'évolution dans ce qu'elle a de plus créatif. L'infortunée fourmi parasitée devient un zombie. L'efficacité du stratagème est impitoyable et s'il nous apparaît immoral, c'est qu'il implique le contrôle et le sacrifice d'une innocente victime. Mais la nature n'a que faire de ces considérations

² Badie A, et al.
C R Seances Soc Biol Fil. 1973;167(5):725-7

Le cheval de Troie

Cerveau humain : cette éponge prête à s'imbiber de tous les mensonges.

Jean Rostand, *Pensées d'un biologiste*

Laissez-moi d'abord vous raconter l'histoire d'une observation pleine d'intrigues. À tous les soirs du printemps, des fourmis de l'espèce commune *Formica fusca* rejoignent la cime des brins d'herbe et s'y agrippent à l'aide de leurs mandibules, remontant inlassablement le fouet des tiges si par malheur elles perdent pied. Elles y passent la nuit entière, immobiles, le nez tourné vers les étoiles comme en attente. Dès les premiers coups de chaleur du petit matin, elles sortent de leur torpeur et redescendent au sol pour vaquer à leurs occupations coutumières au sein de la fourmilière; mais invariablement à la tombée du jour, elles retrouvent le sommet ballotté des graminées les plus hautes. Qu'y font-elles et pourquoi ? Dans quel but personnel ou dans quel intérêt au profit de leur espèce se prêtent-elles à cet exercice singulier ? Voilà le genre de questions qui assaille les savants curieux de ces comportements étranges et, en bons scientifiques fidèles aux principes de la discipline, ils formulent des hypothèses pour expliquer l'observation. Ces fourmis pourraient être des sentinelles aux aguets ou peut-être ont-elles comme tâche de détecter des sources de nourriture. Puis, cela fait, ils essaient de confirmer ces hypothèses. Dans le cas qui nous intéresse, leurs efforts se sont avérés stériles pendant longtemps et aucune réponse satisfaisante ne semblait accessible à la ligne traditionnelle. La solution de l'énigme est venue d'une d'approche inédite, de l'appel d'une vision novatrice. Il y a déjà trente ans Badie et collaborateurs² démontrèrent avec élégance que ce comportement des fourmis n'appartient pas aux fourmis... La suite est fascinante. Écoutez bien. On a découvert que ces fourmis adoratrices de la lune obéissent à un modulateur extérieur sous la forme d'un parasite qui s'empare littéralement de leur cerveau et décide désormais de leurs faits et gestes. Le ver plat *Dicrocoelium dentriticum* (appelons-le Dicro) vit à l'état adulte dans le système biliaire des ruminants. Ses œufs sont éliminés par les excréments de ces animaux et les fourmis constituent un hôte intermédiaire temporaire mais obligatoire à la transmission de l'infestation vers un nouvel hôte définitif. Lorsque la fourmi ingère la larve de Dicro, celle-ci migre vers son cerveau et prend littéralement possession de son esprit. Le parasite au stade larvaire force l'insecte à monter le long des brins d'herbe à la tombée du jour en faisant le pari qu'un ruminant avalera la fourmi en broutant. Ainsi, Dicro retrouvera son hôte terminal et poursuivra sa transformation vers le stade adulte afin de perpétuer son cycle de vie. Que dites-vous de ce prodige ?

Cette séquence représente une véritable merveille de l'évolution dans ce qu'elle a de plus créatif. L'infortunée fourmi parasitée devient un zombie. L'efficacité du stratagème est impitoyable et s'il nous apparaît immoral, c'est qu'il implique le contrôle et le

sacrifice d'une innocente victime. Mais la nature n'a que faire de ces considérations

2 Badie A, et al.

C R Seances Soc Biol Fil. 1973;167(5):725-7

3 / 43

larmoyantes. Seul le résultat compte et ce manège n'entraîne jamais l'extinction des fourmis puisque seul un petit nombre de ces ouvrières de toutes façons stériles est touché.

Vous comprendrez bien que j'ai rapporté ce fait intrigant de la biologie pour que nous en tirions quelques leçons. D'abord que le cerveau est un organe vulnérable à l'influence. Je pourrais vous parler d'autres parasites ayant des effets semblables sur d'autres espèces. Vous serez surpris d'apprendre que l'être humain n'y échappe pas. Le chat est l'hôte terminal de *Toxoplasma gondii* et l'homme un hôte accidentel indépendant du cycle du parasite. Cependant des études ont démontré que les personnes dont le cerveau est infesté par le toxoplasme sont sous le sortilège et ont un comportement différent des individus sains. Entre autre, les hommes seraient plus timorés et auraient une tendance exacerbée à la jalousie tandis que les femmes, au contraire, seraient plus entreprenantes et chaleureuses. Des chercheurs étudient même l'impact de la domestication du chat sur l'évolution des communautés humaines en regard du rôle joué par le parasite *Toxoplasma gondii*. Surprenant, n'est-ce pas ?

On trouve des mentions de l'emprise parasitaire dans le domaine ludique de la science fiction. Les *Goa'uld* se fixent à la moelle épinière de leurs hôtes humains pour en faire des esclaves dociles au service de leurs intérêts dans la série télévisée *La porte des étoiles*. Enfin, des esprits maléfiques immatériels pourraient s'emparer de l'esprit de personnes innocentes, sortilèges que seul l'exorcisme parvient à briser. L'Église catholique possède une longue tradition sporadiquement appuyée par le magistère en ce domaine. L'évocation de ces démons malfaisants déclenche un fort sentiment d'horreur chez tout individu mentalement sain. L'idée de devenir le pantin d'un agent parasitaire et la perte de liberté qui en résulte est tout simplement insupportable. Mais le point que je voulais amener avec tous ces exemples, c'est que la culture fonctionne d'une manière sournoise et en tout point semblable.

Le terme de *mème* a été proposé pour la première fois par le biologiste Richard Dawkins dans son livre *Le gène égoïste* publié en 1976. Il découle de la réunion typographique des mots *gène* et *mimesis* qui signifie « imitation ». Les mèmes sont à la culture ce que les gènes sont au génome : des unités d'information. Les mèmes auraient un mode de transmission comparable aux gènes.³ Transmis par la culture, ils s'installent dans notre cerveau en modifiant sa structure fonctionnelle. À la manière des parasites bien réels décrits précédemment, les mèmes commencent à s'infiltrer en nous dès la tendre enfance profitant de cet instinct qui nous pousse à imiter et à croire en toute confiance les adultes significatifs de notre existence. Inculqués tout au long de la croissance et du développement du cerveau, les mèmes déterminants d'une culture s'insèrent perniciosement en nous, prenant le contrôle de notre façon de penser et orientant notre vision de la vie dans tous ses aspects. Par conséquent, ils nous rendent spécifiques, aveugles et difficilement pénétrables aux valeurs de cultures différentes. On en vient à considérer les emblèmes propres à la culture dans laquelle nous baignons comme absolus et supérieurs aux autres. Ainsi nous serions les seuls à posséder la seule *vraie* religion, bien qu'aucune religion ne recueille l'assentiment d'une majorité de personnes à l'échelle mondiale. Notre organisation sociale serait évidemment la meilleure

³ Pour une discussion sur la notion de mème et la mémétique, voir http://www.uqam.ca/~philos/portail/pourquoi/pourquoi3_3_02.html

fourmis puisque seul un petit nombre de ces ouvrières de toutes façons stériles est touché.

Vous comprendrez bien que j'ai rapporté ce fait intrigant de la biologie pour que nous en tirions quelques leçons. D'abord que le cerveau est un organe vulnérable à l'influence. Je pourrais vous parler d'autres parasites ayant des effets semblables sur d'autres espèces. Vous serez surpris d'apprendre que l'être humain n'y échappe pas. Le chat est l'hôte terminal de *Toxoplasma gondii* et l'homme un hôte accidentel indépendant du cycle du parasite. Cependant des études ont démontré que les personnes dont le cerveau est infesté par le toxoplasme sont sous le sortilège et ont un comportement différent des individus sains. Entre autre, les hommes seraient plus timorés et auraient une tendance exacerbée à la jalousie tandis que les femmes, au contraire, seraient plus entreprenantes et chaleureuses. Des chercheurs étudient même l'impact de la domestication du chat sur l'évolution des communautés humaines en regard du rôle joué par le parasite *Toxoplasma gondii*. Surprenant, n'est-ce pas ?

On trouve des mentions de l'emprise parasitaire dans le domaine ludique de la science fiction. Les Goa'uld se fixent à la moelle épinière de leurs hôtes humains pour en faire des esclaves dociles au service de leurs intérêts dans la série télévisée *La porte des étoiles*. Enfin, des esprits maléfiques immatériels pourraient s'emparer de l'esprit de personnes innocentes, sortilèges que seul l'exorcisme parvient à briser. L'Église catholique possède une longue tradition sporadiquement appuyée par le magistère en ce domaine. L'évocation de ces démons malfaisants déclenche un fort sentiment d'horreur chez tout individu mentalement sain. L'idée de devenir le pantin d'un agent parasitaire et la perte de liberté qui en résulte est tout simplement insupportable. Mais le point que je voulais amener avec tous ces exemples, c'est que la culture fonctionne d'une manière sournoise et en tout point semblable.

Le terme de mème a été proposé pour la première fois par le biologiste Richard Dawkins dans son livre *Le gène égoïste* publié en 1976. Il découle de la réunion typographique des mots gène et mimesis qui signifie « imitation ». Les mèmes sont à la culture ce que les gènes sont au génome : des unités d'information. Les mèmes auraient un mode de transmission comparable aux gènes.

3

Transmis par la culture, ils s'installent dans notre cerveau en modifiant sa structure fonctionnelle. À la manière des parasites bien réels décrits précédemment, les mèmes commencent à s'infiltrer en nous dès la tendre enfance profitant de cet instinct qui nous pousse à imiter et à croire en toute confiance les adultes significatifs de notre existence. Inculqués tout au long de la croissance et du développement du cerveau, les mèmes déterminants d'une culture s'insèrent

pernicieusement en nous, prenant le contrôle de notre façon de penser et orientant notre vision de la vie dans tous ses aspects. Par conséquent, ils nous rendent spécifiques, aveugles et difficilement pénétrables aux valeurs de cultures différentes. On en vient à considérer les emblèmes propres à la culture dans laquelle nous baignons comme absolus et supérieurs aux autres. Ainsi nous serions les seuls à posséder la seule vraie religion, bien qu'aucune religion ne recueille l'assentiment d'une majorité de personnes à l'échelle mondiale. Notre organisation sociale serait évidemment la meilleure

3 Pour une discussion sur la notion de même et la mémétique, voir
http://www.uqam.ca/~philo/portail/pourquoi/pourquoi3_3_02.html

sans discussion car nous, occidentaux, ne serions-nous pas au sommet de la hiérarchie économique planétaire. Mais depuis quand la richesse est-elle le baromètre des qualités morales ? Et nous pourrions multiplier les exemples. En réalité, l'ensemble des mêmes érige un *système de croyance* cohérent dans une société donnée à une période donnée. « Oui nous avons une âme, mais elle est faite d'un paquet de petits robots. » disait Daniel Dennett dans *Breaking the Spell* (2006). Notre pensée est sous l'emprise de sortilèges.

Les gènes peuvent être bons ou mauvais pour l'individu comme pour l'espèce. Les gènes sont soumis à l'action de la sélection naturelle et retenus ou rejetés par adaptation aux conditions locales de l'environnement. Un gène avantageux dans un certain environnement peut s'avérer funeste dans un autre. Certains gène ou combinaison de gènes peuvent amener lentement mais sûrement une espèce à l'extinction. Darwin l'avait anticipé dans son traité sur la sélection sexuelle publié en 1871.

Il en va ainsi des mêmes. Notre évolution actuelle étant surtout sous la coupe de la culture, ils prennent une importance prépondérante. Je pense que les mêmes de notre puériculture⁴ actuelle font partie de ceux qui sont délétères. C'est, il me semble, une caractéristique de notre monde industrialisé de mettre non seulement en péril notre espèce par la destruction accélérée de l'environnement dans lequel nous vivons, mais aussi par la destruction tout aussi certaine de notre environnement intérieur qui nous fait perdre les qualités les plus chèrement acquises au cours de l'évolution soit les capacités d'entraide, de sollicitude, de compassion qui sont le fondement de la société humaine. Je pense que ces mêmes maléfiques réduisent notre bien-être mental et notre sérénité et nous rendent tous et chacun anormalement vulnérables aux vicissitudes de la vie.

Cette possession de la pensée par l'ensemble des mêmes qui peuplent une culture oriente même la manière de faire la recherche et l'interprétation qu'on impute aux données de la science. Nous avons la nette tendance à conforter celles qui s'accordent avec le modèle promu et à occulter celles qui le contredisent, répondant à la maxime de Térérence : « On croit plus facilement ce qu'on désire ardemment. » Même les scientifiques qu'on prétend objectifs en principe, résistent difficilement à ce travers parce qu'ils sont eux aussi partie prenante au système de croyance de la société à laquelle ils appartiennent. La science est une activité humaine et ne s'exerce pas en toute indépendance du contexte social.

Je vous donne un exemple de ce que je considère comme une évolution non adaptative et nocive des mêmes. Le recours répété pour des périodes prolongées aux soins non parentaux collectifs de jeunes enfants du même âge est *définitivement contre nature* bien qu'il soit largement répandu et ardemment promu par une foule de spécialistes et d'acteurs sociaux dans nos sociétés industrialisées. Toute une série d'études réalisées à partir de critères et d'objectifs savamment choisis (parfois inconsciemment) viennent inéluctablement supporter son bien fondé tendant à conforter ces valeurs culturelles dominantes. Comme nous le verrons, le problème commun à ces études scientifiques est le recours à un groupe contrôle pathologique. Aucune de ces études n'a utilisé comme témoin un échantillonnage suffisant d'*Unités mère-enfant* pleinement physiologiques (Je ne fais qu'annoncer ce terme ici, j'y reviendrai). La recherche est donc incomplète et

⁴ Ensemble des méthodes propres à assurer la croissance et le plein épanouissement organique et psychique de l'enfant (jusqu'à l'âge de 3 ou 4 ans) Le Petit Robert

économique planétaire. Mais depuis quand la richesse est-elle le baromètre des qualités morales ? Et nous pourrions multiplier les exemples. En réalité, l'ensemble des mèmes érige un système de croyance cohérent dans une société donnée à une période donnée. « Oui nous avons une âme, mais elle est faite d'un paquet de petits robots. » disait Daniel Dennett dans *Breaking the Spell* (2006). Notre pensée est sous l'emprise de sortilèges.

Les gènes peuvent être bons ou mauvais pour l'individu comme pour l'espèce. Les gènes sont soumis à l'action de la sélection naturelle et retenus ou rejetés par adaptation aux conditions locales de l'environnement. Un gène avantageux dans un certain environnement peut s'avérer funeste dans un autre. Certains gènes ou combinaison de gènes peuvent amener lentement mais sûrement une espèce à l'extinction. Darwin l'avait anticipé dans son traité sur la sélection sexuelle publié en 1871.

Il en va ainsi des mèmes. Notre évolution actuelle étant surtout sous la coupe de la culture, ils prennent une importance prépondérante. Je pense que les mèmes de notre périculture⁴ actuelle font partie de ceux qui sont délétères. C'est, il me semble, une caractéristique de notre monde industrialisé de mettre non seulement en péril notre espèce par la destruction accélérée de l'environnement dans lequel nous vivons, mais aussi par la destruction tout aussi certaine de notre environnement intérieur qui nous fait perdre les qualités les plus chèrement acquises au cours de l'évolution soit les capacités d'entraide, de sollicitude, de compassion qui sont le fondement de la société humaine. Je pense que ces mèmes maléfiques réduisent notre bien-être mental et notre sérénité et nous rendent tous et chacun anormalement vulnérables aux vicissitudes de la vie.

Cette possession de la pensée par l'ensemble des mèmes qui peuplent une culture oriente même la manière de faire la recherche et l'interprétation qu'on impute aux données de la science. Nous avons la nette tendance à conforter celles qui s'accordent avec le modèle promu et à occulter celles qui le contredisent, répondant à la maxime de Tércence : « On croit plus facilement ce qu'on désire ardemment. » Même les scientifiques qu'on prétend objectifs en principe, résistent difficilement à ce travers parce qu'ils sont eux aussi partie prenante au système de croyance de la société à laquelle ils appartiennent. La science est une activité humaine et ne s'exerce pas en toute indépendance du contexte social.

Je vous donne un exemple de ce que je considère comme une évolution non adaptative et nocive des mèmes. Le recours répété pour des périodes prolongées aux soins non parentaux collectifs de jeunes enfants du même âge est définitivement contre nature bien qu'il soit largement répandu et ardemment promu par une foule de spécialistes et d'acteurs sociaux dans nos sociétés industrialisées. Toute une série

d'études réalisées à partir de critères et d'objectifs savamment choisis (parfois inconsciemment) viennent inéluctablement supporter son bien fondé tendant à conforter ces valeurs culturelles dominantes. Comme nous le verrons, le problème commun à ces études scientifiques est le recours à un groupe contrôle pathologique. Aucune de ces études n'a utilisé comme témoin un échantillonnage suffisant d'Unités mère-enfant pleinement physiologiques (Je ne fais qu'annoncer ce terme ici; j'y reviendrai). La recherche est donc incomplète et

4 Ensemble des méthodes propres à assurer la croissance et le plein épanouissement organique et psychique de l'enfant (jusqu'à l'âge de 3 ou 4 ans) Le Petit Robert

trompeuse sur ce sujet crucial. Il ne s'agit pas seulement de sémantique parce que des milliers d'enfants et de parents sont systématiquement embarqués dans une structure artificielle sans précédent dans toute l'histoire de l'humanité. Son impact n'a toujours pas été mesuré de manière recevable si vous voulez mon avis. L'épidémiologiste Elisabeth Barret-Connor nous met en garde contre le recours à ces actions prématurées et mal évaluées sur le plan scientifique : « Il est nécessaire, dit-elle, de procéder à une étude clinique randomisée à toutes les fois où une intervention implique un médicament ou un procédé dont l'utilisation se situe en dehors de la norme évolutionniste. » Or le recours aux Centres de la petite enfance (CPE) pour la prise en charge des jeunes enfants (moins de trois ans) est définitivement contraire à la norme évolutionniste et l'admission tacite de son innocuité n'a pas été rigoureusement établie. Vous me direz qu'il est de mauvais aloi d'exiger une démonstration par la négative mais il n'en demeure pas moins que le principe de précaution aurait prescrit que cette recherche eut été faite avant l'implantation massive et à large échelle de ce type d'arrangement.

J'en parle à l'aise parce que mon intérêt pour l'allaitement maternel et l'alimentation des nourrissons m'a mis en contact avec une histoire en tout point analogue qui a débuté cinquante ans plus tôt. La mise au point et la commercialisation des formules industrielles pour l'alimentation des nouveau-nés ont été réalisées de la même façon sans évaluation préalable rigoureuse des risques et bénéfices qu'ils faisaient courir sur la santé des mères et des enfants en faisant fi de la plus élémentaire prudence scientifique. Tout comme la garde en CPE, cette pratique a elle aussi été endossée puis recommandée par un large quorum de spécialistes qui se targuaient de parler au nom de la science. En toute innocence, des générations d'enfants et de parents ont payé un lourd tribut à ce qu'on présentait alors comme une innovation. Henri Nestlé, l'inventeur de la première formule artificielle mise en marché, affirmait déjà en 1867 que sa formule était : « Scientifiquement étudiée, de sorte qu'il n'y manque rien. » Après plus d'un siècle de mise à l'épreuve nous réalisons maintenant tout ce qu'il y avait de faux et de présomptueux dans ces paroles prononcées sans nuance, sans l'éclairage de la science authentique. L'Organisation mondiale de la santé dit maintenant de cet épisode qu'il a constitué : « La plus vaste expérience clinique non contrôlée de toute l'histoire de l'humanité. »⁵ Avons-nous appris quelque chose de cet incident tragique alors qu'en voulant jouer sans vergogne les apprentis sorciers, nous avons espéré remplacer la sagesse de la nature par une approximative imitation nuisible à la santé. Ne serions-nous pas en train de répéter les mêmes erreurs avec la diffusion et l'application à large échelle des soins non parentaux collectifs pour des générations quasi complètes de jeunes enfants dans nos sociétés industrialisées ?

S'il est difficile, voire impossible, de se libérer de l'emprise du parasite de la toxoplasmose, il en va autrement des mêmes culturels. L'homme est un animal raisonnable dit-on, et nous pouvons changer nos comportements. Nos capacités de réflexion, notre sens critique et l'approfondissement de nos connaissances nous permettent de remettre en question nos valeurs, mais ce n'est pas une entreprise facile. Le système de valeurs forme un tout cohérent qui explique et permet le fonctionnement de toute une société. Ainsi, la résistance vient non seulement de l'intérieur, mais aussi de

⁵ Rapport de l'étude de collaboration sur l'allaitement maternel de l'OMS, 1981

milliers d'enfants et de parents sont systématiquement embarqués dans une structure artificielle sans précédent dans toute l'histoire de l'humanité. Son impact n'a toujours pas été mesuré de manière recevable si vous voulez mon avis. L'épidémiologiste Elisabeth Barret-Connor nous met en garde contre le recours à ces actions prématurées et mal évaluées sur le plan scientifique : « Il est nécessaire, dit-elle, de procéder à une étude clinique randomisée à toutes les fois où une intervention implique un médicament ou un procédé dont l'utilisation se situe en dehors de la norme évolutionniste. » Or le recours aux Centres de la petite enfance (CPE) pour la prise en charge des jeunes enfants (moins de trois ans) est définitivement contraire à la norme évolutionniste et l'admission tacite de son innocuité n'a pas été rigoureusement établie. Vous me direz qu'il est de mauvais aloi d'exiger une démonstration par la négative mais il n'en demeure pas moins que le principe de précaution aurait prescrit que cette recherche eut été faite avant l'implantation massive et à large échelle de ce type d'arrangement.

J'en parle à l'aise parce que mon intérêt pour l'allaitement maternel et l'alimentation des nourrissons m'a mis en contact avec une histoire en tout point analogue qui a débuté cinquante ans plus tôt. La mise au point et la commercialisation des formules industrielles pour l'alimentation des nouveau-nés ont été réalisées de la même façon sans évaluation préalable rigoureuse des risques et bénéfices qu'ils faisaient courir sur la santé des mères et des enfants en faisant fi de la plus élémentaire prudence scientifique. Tout comme la garde en CPE, cette pratique a elle aussi été endossée puis recommandée par un large quorum de spécialistes qui se targuaient de parler au nom de la science. En toute innocence, des générations d'enfants et de parents ont payé un lourd tribut à ce qu'on présentait alors comme une innovation. Henri Nestlé, l'inventeur de la première formule artificielle mise en marché, affirmait déjà en 1867 que sa formule était : « Scientifiquement étudiée, de sorte qu'il n'y manque rien. » Après plus d'un siècle de mise à l'épreuve nous réalisons maintenant tout ce qu'il y avait de faux et de présomptueux dans ces paroles prononcées sans nuance, sans l'éclairage de la science authentique. L'Organisation mondiale de la santé dit maintenant de cet épisode qu'il a constitué : « La plus vaste expérience clinique non contrôlée de toute l'histoire de l'humanité. »⁵ Avons-nous appris quelque chose de cet incident tragique alors qu'en voulant jouer sans vergogne les apprentis sorciers, nous avons espéré remplacer la sagesse de la nature par une approximative imitation nuisible à la santé. Ne serions-nous pas en train de répéter les mêmes erreurs avec la diffusion et l'application à large échelle des soins non parentaux collectifs pour des générations quasi complètes de jeunes enfants dans nos sociétés industrialisées ?

S'il est difficile, voire impossible, de se libérer de l'emprise du parasite de la toxoplasmose, il en va autrement des mêmes culturels. L'homme est un animal

raisonnable dit-on, et nous pouvons changer nos comportements. Nos capacités de réflexion, notre sens critique et l'approfondissement de nos connaissances nous permettent de remettre en question nos valeurs, mais ce n'est pas une entreprise facile. Le système de valeurs forme un tout cohérent qui explique et permet le fonctionnement de toute une société. Ainsi, la résistance vient non seulement de l'intérieur, mais aussi de

5 Rapport de l'étude de collaboration sur l'allaitement maternel de l'OMS, 1981

l’empreinte sociétale qui élève certaines de ces valeurs au rang de sacré. La contestation sacrilège conduit rapidement à l’ostracisme pour l’imprudent qui s’aventure sur les chemins de traverse. Chez-nous, la remise en question des *acquiés* du modèle québécois est blasphématoire et focalise sur son auteur les foudres des gardiens des mêmes sans l’effort de l’analyse critique de son argumentaire. L’acte en soi est le péché et justifie l’opprobre. Et puis, certains apparaissent tellement captifs des mêmes qu’ils sont tout simplement incapables de contestation. « Nous avons tous tendance à penser que le monde doit être en conformité avec nos préjugés. Adopter un point de vue opposé implique un effort de réflexion, et bien des gens mourraient plutôt que de faire cet effort – d’ailleurs, c’est ce qui leur arrive » disait le philosophe et mathématicien Bertrand Russell.

La résolution de l’énigme Dicro nous apprend aussi que l’émergence de la vérité passe parfois par un changement de paradigme.⁶ Plusieurs des plus grandes percées dans le monde des idées n’ont été rendues possibles que de cette façon. On peut mentionner la cosmologie copernicienne, les théories de l’évolution et de la relativité, les postulats de la mécanique quantique ou tout simplement la réinterprétation du schiste de Burgess dont j’ai déjà parlé, vous vous souvenez. Toutes ces *découvertes* ont conduit à de nouvelles visions du monde. Aujourd’hui, permettez-moi d’exiger que vous suiviez ce chemin mais plutôt que de proclamer une conception novatrice, je vous invite à redécouvrir puis remettre à l’ordre du jour une *ancienne* réalité du fonctionnement social. Une réalité oubliée dans les affres de la civilisation et quasi complètement escamotée par les mêmes dominants ayant court ou pressenti comme indispensables à l’organisation de nos sociétés industrialisées. *Homo urbanicus* s’est construit un monde d’où la nature est évacuée. Dans cet environnement artificiel, il a le sentiment d’avoir échappé aux contraintes que nous impose le monde naturel. Ainsi, « Coupés des origines de notre propre existence, nous sommes devenus léthargiques, indifférents et lents. »⁷ Je vous demande d’oser remettre en question les vérités tenues comme sacrées et promues par les initiateurs des courants collectifs ayant droit de cité exclusif dans notre société et qui se perpétuent par la volonté des élites dominantes à qui le modèle profite. Je vous propose d’adopter comme guide l’incantation de Thomas Henry Huxley : « Assied-toi devant les faits comme un petit enfant et sois prêt à abandonner toute notion préconçue. » Cette petite maxime à apprendre par cœur représente à elle seule l’esprit scientifique dans ce qu’il a de plus pur. Je sais par expérience tout le difficile de cette remise en question. Pour ma part, je ne peux que vous offrir ma propre démarche et je vous fais part de mes assises. Elles proviennent de la biologie évolutionniste, de la paléanthropologie, de l’anthropologie culturelle, de la neurophysiologie, de la psychologie évolutionniste et des sciences du développement. Au cours de ma vie, j’ai étudié certains grands échafaudages d’idées sur le développement de l’enfant et n’y ai vu que contradictions avec les enseignements de ces disciplines.

⁶ Le petit Larousse définit **paradigme** comme un « modèle théorique de pensée qui oriente la recherche et la réflexion scientifique ».

⁷ David Suzuki, *L’équilibre sacré*, 1997

contestation sacrilège conduit rapidement à l'ostracisme pour l'imprudent qui s'aventure sur les chemins de traverse. Chez-nous, la remise en question des acquis du modèle québécois est blasphématoire et focalise sur son auteur les foudres des gardiens des mêmes sans l'effort de l'analyse critique de son argumentaire. L'acte en soi est le péché et justifie l'opprobre. Et puis, certains apparaissent tellement captifs des mêmes qu'ils sont tout simplement incapables de contestation. « Nous avons tous tendance à penser que le monde doit être en conformité avec nos préjugés. Adopter un point de vue opposé implique un effort de réflexion, et bien des gens mourraient plutôt que de faire cet effort – d'ailleurs, c'est ce qui leur arrive » disait le philosophe et mathématicien Bertrand Russell.

La résolution de l'énigme Dicro nous apprend aussi que l'émergence de la vérité passe parfois par un changement de paradigme.⁶ Plusieurs des plus grandes percées dans le monde des idées n'ont été rendues possibles que de cette façon. On peut mentionner la cosmologie copernicienne, les théories de l'évolution et de la relativité, les postulats de la mécanique quantique ou tout simplement la réinterprétation du schiste de Burgess dont j'ai déjà parlé, vous vous souvenez. Toutes ces découvertes ont conduit à de nouvelles visions du monde. Aujourd'hui, permettez-moi d'exiger que vous suiviez ce chemin mais plutôt que de proclamer une conception novatrice, je vous invite à redécouvrir puis remettre à l'ordre du jour une ancienne réalité du fonctionnement social. Une réalité oubliée dans les affres de la civilisation et quasi complètement escamotée par les mêmes dominants ayant court ou pressentis comme indispensables à l'organisation de nos sociétés industrialisées. Homo urbanicus s'est construit un monde d'où la nature est évacuée. Dans cet environnement artificiel, il a le sentiment d'avoir échappé aux contraintes que nous impose le monde naturel. Ainsi, « Coupés des origines de notre propre existence, nous sommes devenus léthargiques, indifférents et lents. ».

7

Je vous demande d'oser remettre en question les vérités tenues comme sacrées et promues par les initiateurs des courants collectifs ayant droit de cité exclusif dans notre société et qui se perpétuent par la volonté des élites dominantes à qui le modèle profite. Je vous propose d'adopter comme guide l'incantation de Thomas Henry Huxley : « Assied-toi devant les faits comme un petit enfant et sois prêt à abandonner toute notion préconçue. » Cette petite maxime à apprendre par cœur représente à elle seule l'esprit scientifique dans ce qu'il a de plus pur. Je sais par expérience tout le difficile de cette remise en question. Pour ma part, je ne peux que vous offrir ma propre démarche et je vous fais part de mes assises. Elles proviennent de la biologie évolutionniste, de la paléanthropologie, de l'anthropologie culturelle, de la neurophysiologie, de la

psychologie évolutionniste et des sciences du développement. Au cours de ma vie, j'ai étudié certains grands échafaudages d'idées sur le développement de l'enfant et n'y ai vu que contradictions avec les enseignements de ces disciplines.

6 Le petit Larousse définit paradigme comme un « modèle théorique de pensée qui oriente la recherche et la réflexion scientifique.

7 David Suzuki, L'équilibre sacré, 1997

Depuis, j'ai résolument pris le parti de la physiologie et de l'histoire dans le but de me mettre à l'abri des erreurs, autant que faire se peut, en me fondant sur des bases que je crois fiables. Je ne l'ai pas encore regretté. Je pense qu'on ne peut pas comprendre l'être humain sans une vision écologique de sa nature et sans qu'on s'intéresse aux grandes questions séculaires qui torturent à bon droit l'humanité depuis un temps indéfini : Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ?

Je vous fais cette longue mise en situation parce que je pense que beaucoup de maux qui affligent nos sociétés industrialisées sont imputables à des causes qui s'exercent aux tous premiers instants de la vie, au cours de la toute petite enfance. Je crois que notre **puériculture aberrante** est responsable de beaucoup de psychopathologies et de comportements antisociaux remarquables dans notre monde. Je crois que cette prise en charge précoce, inadaptée aux besoins des jeunes enfants, est responsable du malaise qu'éprouve tout un chacun. Je crois que nous en perdons tous en sérénité et en propension au bonheur. Parmi les conséquences de cette puériculture contre nature, on peut citer les problèmes d'agressivité et de violence impulsive, de dépressions et de suicide et de dépendances diverses. Je pense qu'une bonne part de l'augmentation actuelle des problèmes de comportement et de santé mentale observés chez les jeunes enfants et les adolescents dépend de cette puériculture contre nature qui s'éloigne de plus en plus du modèle biologique. Je ne prétends pas que cette cause soit exclusive, mais elle contribue de manière prépondérante à l'éclosion de ces problèmes et j'ai comme objectif d'en faire la démonstration pour que nous puissions individuellement et comme société adopter des mesures préventives contre ces tares sociales. Je pense que l'allaitement maternel fait partie d'un système de solutions que je m'appête à vous soumettre. Un grand corpus de recherche a montré le risque encouru à remplacer l'allaitement maternel par l'alimentation artificielle dans les domaines de la santé physique. Mais les empreintes psychiques et sociales de l'allaitement, bien que fondamentales, sont restées largement inexplorées. L'objectif que je me suis fixé en écrivant cet article est de tenter de circonscrire ces aspects qui me semblent encore plus importants que les premiers parce qu'ils touchent au cœur de notre essence. Mais auparavant, il nous faudra passer par des chemins obligés.

Qui suis-je ?, D'où viens-je ?

***"Dieu a donné à l'homme le goût de connaître
pour le tourmenter."***

Ecclésiaste, 1, 13

Commençons par le début et tentons de nous réapproprier notre nature. « Tous nos malheurs proviennent de ce que les hommes ne savent pas ce qu'ils sont, et ne s'accordent pas sur ce qu'ils voudraient être. » affirmait Vercors dans *Les animaux dénaturés*, un titre qui s'applique tout à fait à l'homme et à la femme modernes. J'ajouterais pour ma part : « et ignorant d'où ils viennent » parce qu'imaginez-vous que

mettre à l'abri des erreurs, autant que faire se peut, en me fondant sur des bases que je crois fiables. Je ne l'ai pas encore regretté. Je pense qu'on ne peut pas comprendre l'être humain sans une vision écologique de sa nature et sans qu'on s'intéresse aux grandes questions séculaires qui torturent à bon droit l'humanité depuis un temps indéfini : Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ?

Je vous fais cette longue mise en situation parce que je pense que beaucoup de maux qui affligent nos sociétés industrialisées sont imputables à des causes qui s'exercent aux tous premiers instants de la vie, au cours de la toute petite enfance. Je crois que notre puériculture aberrante est responsable de beaucoup de psychopathologies et de comportements antisociaux remarquables dans notre monde. Je crois que cette prise en charge précoce, inadaptée aux besoins des jeunes enfants, est responsable du malaise qu'éprouve tout un chacun. Je crois que nous en perdons tous en sérénité et en propension au bonheur. Parmi les conséquences de cette puériculture contre nature, on peut citer les problèmes d'agressivité et de violence impulsive, de dépressions et de suicide et de dépendances diverses. Je pense qu'une bonne part de l'augmentation actuelle des problèmes de comportement et de santé mentale observés chez les jeunes enfants et les adolescents dépend de cette puériculture contre nature qui s'éloigne de plus en plus du modèle biologique. Je ne prétends pas que cette cause soit exclusive, mais elle contribue de manière prépondérante à l'éclosion de ces problèmes et j'ai comme objectif d'en faire la démonstration pour que nous puissions individuellement et comme société adopter des mesures préventives contre ces tares sociales. Je pense que l'allaitement maternel fait partie d'un système de solutions que je m'apprête à vous soumettre. Un grand corpus de recherche a montré le risque encouru à remplacer l'allaitement maternel par l'alimentation artificielle dans les domaines de la santé physique. Mais les empreintes psychiques et sociales de l'allaitement, bien que fondamentales, sont restés largement inexplorées. L'objectif que je me suis fixé en écrivant cet article est de tenter de circonscrire ces aspects qui me semblent encore plus importants que les premiers parce qu'ils touchent au cœur de notre essence. Mais auparavant, il nous faudra passer par des chemins obligés.

Qui suis-je ?, D'où viens-je ?

Dieu a donné à l'homme le goût de connaître pour le tourmenter."

Ecclésiaste, 1, 13

Commençons par le début et tentons de nous réapproprier notre nature. « Tous nos malheurs proviennent de ce que les hommes ne savent pas ce qu'ils sont, et ne s'accordent pas sur ce qu'ils voudraient être. » affirmait Vercors dans Les animaux dénaturés, un titre qui s'applique tout à fait à l'homme et à la femme modernes.

J'ajouterais pour ma part : « et ignorant d'où ils viennent » parce qu' imaginez-vous que

cette recherche des origines et les enseignements à en tirer constitue un interdit pour plusieurs de nos contemporains dans nos sociétés prétendument avancées. Certains mêmes tenaces des mythes de la création portés par des acteurs sociaux résistants en condamnent la recherche au mépris de la raison.

Pour mener à bien notre quête, je vous propose un outil, celui de l'**HISTOIRE**. « Tout tient à une histoire. Nous sommes présentement en difficulté parce que nous sommes privés d'une histoire valable » affirmait Thomas Berry dans *The Dream of the Earth*. Afin de réinventer l'équilibre, il nous faut redécouvrir l'histoire et nous réapproprier notre identité. Redécouvrir notre nature, c'est aussi nous poser la question des origines.

L'être humain est le produit imprédictible de l'évolution. Charles Darwin nous a appris que nous avions un commencement et une histoire sur cette planète et que ce commencement et cette histoire s'écrivent en des termes parfaitement naturels, sans intervention obligée d'une prémisse surnaturelle.

Nous sommes un accident de l'histoire. Apparu dans le cadre général de l'évolution, *Homo sapiens* ne doit finalement son existence qu'à l'application des mêmes principes qui régissent l'ensemble du monde animé. Nous sommes le résultat temporaire d'une longue filiation d'espèces qui se sont succédées sans interruption depuis l'apparition des bactéries dans la pénombre du Précambrien il y a 3,8 milliards d'années. Pendant une interminable période, une multitude d'espèces se sont succédé avec succès, occupant *sans nous* à la fois les eaux, le ciel et la terre. Finalement, il y a quelques secondes à peine à l'échelle des temps géologiques, nous sommes apparus sans prédétermination aucune, au hasard des mutations géniques et des extinctions massives selon les principes de l'adaptation et de la contingence. *Homo sapiens* fait partie intégrante de la nature comme en témoignent son histoire, sa morphologie, sa physiologie et, à bien des égards, son comportement. Dans la dixième édition de *Systema Naturae*, le père de la taxonomie Carl von Linné nous assignait comme un animal de la classe des mammifères. Comme tout le monde le sait, les mammifères se définissent comme des animaux à température constante recouverts de poils et qui nourrissent leurs petits avec le lait de leurs mamelles.

Les **mammifères** sont apparus il y a quelques 200 millions d'années et ils ont longtemps coexisté avec les terribles dinosaures. Il faut dire qu'à cette époque nos ancêtres n'en menaient pas large. On impute leur triste sort à la compétition inégale de leurs colocataires, les féroces reptiles. Les mammifères n'étaient alors représentés que par de petits rongeurs et d'insignifiants insectivores de la taille des musaraignes réduits à vivre la nuit et à ne mettre le nez dehors qu'au moment béni où leurs maîtres entraient dans la torpeur. Ce n'est qu'après la disparition des dinosaures que le rameau fragile des mammifères s'est soudainement transformé en un buisson touffu et que les différents ordres qui le constituent se sont différenciés rapidement.

Parmi les mammifères, Linné nous casait dans l'ordre des **primates** en compagnie des singes. C'est approprié. Les primates sont apparus il y a soixante millions d'années, tout de suite après la grande extinction massive du Crétacé. L'ordre des primates compte à présent environ 200 espèces dont la nôtre. Les primates sont les seigneurs des arbres, les rois de la canopée, ceci dit en tout anthropomorphisme. Les membres ancestraux et la grande majorité des espèces contemporaines de l'ordre sont essentiellement arboricoles. Chez plusieurs espèces, ce mode vital est exclusif de sorte que leurs représentants ne

plusieurs de nos contemporains dans nos sociétés prétendument avancées. Certains mêmes tenaces des mythes de la création portés par des acteurs sociaux résistants en condamnent la recherche au mépris de la raison.

Pour mener à bien notre quête, je vous propose un outil, celui de l'

HISTOIRE

. « Tout tient à une histoire. Nous sommes présentement en difficulté parce que nous sommes privés d'une histoire valable » affirmait Thomas Berry dans *The Dream of the Earth*. Afin de réinventer l'équilibre, il nous faut redécouvrir l'histoire et nous réapproprier notre identité. Redécouvrir notre nature, c'est aussi nous poser la question des origines.

L'être humain est le produit imprédictible de l'évolution. Charles Darwin nous a appris que nous avons un commencement et une histoire sur cette planète et que ce commencement et cette histoire s'écrivent en des termes parfaitement naturels, sans intervention obligée d'une prémisse surnaturelle.

Nous sommes un accident de l'histoire. Apparu dans le cadre général de l'évolution, *Homo sapiens* ne doit finalement son existence qu'à l'application des mêmes principes qui régissent l'ensemble du monde animé. Nous sommes le résultat temporaire d'une longue filiation d'espèces qui se sont succédées sans interruption depuis l'apparition des bactéries dans la pénombre du Précambrien il y a 3,8 milliards d'années. Pendant une interminable période, une multitude d'espèces se sont succédé avec succès, occupant sans nous à la fois les eaux, le ciel et la terre. Finalement, il y a quelques secondes à peine à l'échelle des temps géologiques, nous sommes apparus sans prédétermination aucune, au hasard des mutations géniques et des extinctions massives selon les principes de l'adaptation et de la contingence. *Homo sapiens* fait partie intégrante de la nature comme en témoignent son histoire, sa morphologie, sa physiologie et, à bien des égards, son comportement. Dans la dixième édition de *Systema Naturae*, le père de la taxonomie Carl von Linné nous assignait comme un animal de la classe des mammifères. Comme tout le monde le sait, les mammifères se définissent comme des animaux à température constante recouverts de poils et qui nourrissent leurs petits avec le lait de leurs mamelles.

Les mammifères sont apparus il y a quelques 200 millions d'années et ils ont longtemps coexisté avec les terribles dinosaures. Il faut dire qu'à cette époque nos ancêtres n'en menaient pas large. On impute leur triste sort à la compétition inégale de leurs colocataires, les féroces reptiles. Les mammifères n'étaient alors représentés que par de petits rongeurs et d'insignifiants insectivores de la taille des musaraignes réduits à vivre la nuit et à ne mettre le nez dehors qu'au moment béni où leurs maîtres entraient dans la torpeur. Ce n'est qu'après la disparition des dinosaures que le rameau

fragile des mammifères s'est soudainement transformé en un buisson touffu et que les différents ordres qui le constituent se sont différenciés rapidement.

Parmi les mammifères, Linné nous casait dans l'ordre des primates en compagnie des singes. C'est approprié. Les primates sont apparus il y a soixante millions d'années, tout de suite après la grande extinction massive du Crétacé. L'ordre des primates compte à présent environ 200 espèces dont la nôtre. Les primates sont les seigneurs des arbres, les rois de la canopée, ceci dit en tout anthropomorphisme. Les membres ancestraux et la grande majorité des espèces contemporaines de l'ordre sont essentiellement arboricoles. Chez plusieurs espèces, ce mode vital est exclusif de sorte que leurs représentants ne

mettent jamais pied à terre. Le singe hurleur de l'Amérique tropicale en fournit un exemple saisissant. Les femelles donnent naissance à leurs petits dans la cime des arbres et les portent dans tous leurs déplacements tant et aussi longtemps qu'ils n'ont pas la capacité de le faire seul.

Le développement du cerveau humain est tributaire de la vie arboricole de nos lourds ancêtres primates munis d'extrémités préhensiles. Dans un monde enchevêtré de branchages entrelacés, l'appréciation des distances se révèle indispensable à la survie. La décision de sauter sur telle ou telle branche pouvant à tout moment céder sous le poids requiert l'intégration de multiples données et une capacité à se projeter par la pensée dans l'espace et le temps. Une vision stéréoscopique s'impose et la perception du monde en couleur permet en outre de juger de la profondeur par la subtilité des teintes. La main préhensile permet non seulement de saisir les objets mais aussi de les manipuler. Ainsi se révèle aux primates un monde tridimensionnel imperceptible aux autres mammifères. L'objet acquiert une signification qui lui est propre. Le poids, la texture, la couleur, l'odeur et le goût peuvent être appréciés. L'objet devient objet d'étude.

Parmi les primates, les singes ont aussi des caractéristiques reproductrices qui leurs sont propres. Ils ne donnent naissance qu'à un seul petit à la fois au terme d'une grossesse de longue durée. Les petits naissent démunis, leur croissance est lente et ils ont besoin de l'assistance des adultes pendant une période plus longue que chez tout autre groupe de mammifères. Le lait des femelles a une faible concentration en protéines et minéraux et il est destiné à un organisme à croissance lente. L'allaitement est prolongé et se mesure en années chez les grands singes. Le contact entre la mère et l'enfant est constant pendant toute la période de l'enfance. Ces espèces vivent en bandes hautement structurées. Ainsi, de façon générale, **les primates sont des espèces sociales, à contact continu et à bébé unique et porté.**

Il y a cinq à sept millions d'années la famille des Hominidae s'est séparée de celle des Pongidae représentée aujourd'hui par le chimpanzé, le gorille et le bonobo. Bernard Dutrillaux a comparé les caryotypes de 120 espèces de primates pour construire un arbre phylogénétique de l'ordre et il a révélé avec surprise que l'événement qui a mené à notre séparation des grands singes a été précédé d'un long tronc commun d'animaux ayant tous les traits cytogénétiques des Pongidae. Ainsi, **NOUS SOMMES DES SINGES**, sans l'ombre d'un doute ne vous en déplaie. Linnée l'avait déjà pressenti lorsqu'il écrivait en 1758 : « Je n'ai pu jusqu'à présent tirer des principes de ma science aucun caractère grâce auquel il serait possible de distinguer l'homme du singe. » Puis Darwin renchérisait en 1871 : « Si l'homme n'avait pas été son propre classificateur, il n'eût jamais songé à fonder un ordre séparé pour s'y placer ». Tant pis pour l'orgueil. La faible brindille évolutive qui mène à Homo sapiens n'a rien de spectaculaire. Nous sommes à présent les seuls représentants d'une famille jadis florissante et qui, somme toute, n'a pas très bien réussi.

Les récents travaux de décryptage des génomes de l'humain et du chimpanzé ont mis en évidence la faible distance génétique entre nos deux espèces. Nos génomes respectifs sont complètement identiques à 98,6 % ! Je ne prétends pas que les êtres humains et les chimpanzés soient semblables, les différences sont évidentes, mais malgré les apparences il y a moins de différences génétiques entre l'homme et le chimpanzé qu'entre le gorille et le chimpanzé, ce qui n'est pas rien. À toute fin pratique, ces données démontrent que

exemple saisissant. Les femelles donnent naissance à leurs petits dans la cime des arbres et les portent dans tous leurs déplacements tant et aussi longtemps qu'ils n'ont pas la capacité de le faire seul.

Le développement du cerveau humain est tributaire de la vie arboricole de nos lourds ancêtres primates munis d'extrémités préhensiles. Dans un monde enchevêtré de branchages entrelacés, l'appréciation des distances se révèle indispensable à la survie. La décision de sauter sur telle ou telle branche pouvant à tout moment céder sous le poids requiert l'intégration de multiples données et une capacité à se projeter par la pensée dans l'espace et le temps. Une vision stéréoscopique s'impose et la perception du monde en couleur permet en outre de juger de la profondeur par la subtilité des teintes. La main préhensile permet non seulement de saisir les objets mais aussi de les manipuler. Ainsi se révèle aux primates un monde tridimensionnel imperceptible aux autres mammifères. L'objet acquiert une signification qui lui est propre. Le poids, la texture, la couleur, l'odeur et le goût peuvent être appréciés. L'objet devient objet d'étude.

Parmi les primates, les singes ont aussi des caractéristiques reproductrices qui leurs sont propres. Ils ne donnent naissance qu'à un seul petit à la fois au terme d'une grossesse de longue durée. Les petits naissent démunis, leur croissance est lente et ils ont besoin de l'assistance des adultes pendant une période plus longue que chez tout autre groupe de mammifères. Le lait des femelles a une faible concentration en protéines et minéraux et il est destiné à un organisme à croissance lente. L'allaitement est prolongé et se mesure en années chez les grands singes. Le contact entre la mère et l'enfant est constant pendant toute la période de l'enfance. Ces espèces vivent en bandes hautement structurées. Ainsi, de façon générale, les primates sont des espèces sociales, à contact continu et à bébé unique et porté.

Il y a cinq à sept millions d'années la famille des Hominidae s'est séparée de celle des Pongidae représentée aujourd'hui par le chimpanzé, le gorille et le bonobo. Bernard Dutrillaux a comparé les caryotypes de 120 espèces de primates pour construire un arbre phylogénétique de l'ordre et il a révélé avec surprise que l'événement qui a mené à notre séparation des grands singes a été précédé d'un long tronc commun d'animaux ayant tous les traits cytogénétiques des Pongidae. Ainsi,

NOUS SOMMES DES SINGES

, sans l'ombre d'un doute ne vous en déplaie. Linnée l'avait déjà pressenti lorsqu'il écrivait en 1758 : « Je n'ai pu jusqu'à présent tirer des principes de ma science aucun caractère grâce auquel il serait possible de distinguer l'homme du singe. » Puis Darwin renchérisait en 1871 : « Si l'homme n'avait pas été son propre classificateur, il n'eût jamais songé à fonder un

ordre séparé pour s'y placer ». Tant pis pour l'orgueil. La faible brindille évolutive qui mène à Homo sapiens n'a rien de spectaculaire. Nous sommes à présent les seuls représentants d'une famille jadis florissante et qui, somme toute, n'a pas très bien réussi.

Les récents travaux de décryptage des génomes de l'humain et du chimpanzé ont mis en évidence la faible distance génétique entre nos deux espèces. Nos génomes respectifs sont complètement identiques à 98,6 % ! Je ne prétends pas que les êtres humains et les chimpanzés soient semblables, les différences sont évidentes, mais malgré les apparences il y a moins de différences génétiques entre l'homme et le chimpanzé qu'entre le gorille et le chimpanzé, ce qui n'est pas rien. À toute fin pratique, ces données démontrent que